

Extraits du corpus

Pour étudier l'humour, nous avons restreint notre corpus aux contes et aux nouvelles, car ce genre littéraire lui procure un terrain favorable. D'autre part, les auteurs proposés ne sont pas considérés comme des humoristes, mais ils ont tous, peu ou prou, manié l'humour dans les ouvrages retenus.

2.1. L'humour agressif

L'humour agressif est le plus fréquemment employé dans notre corpus. Nous avons rencontré trois sortes d'humour agressif : *l'humour satirique* qui s'en prend aux choses et aux gens ; *l'humour provocateur* qui s'en prend aux valeurs et aux tabous ou bien qui prend autrui activement à partie ; *l'humour noir* où se mêlent l'idée de mort et des cadavres.

2.1.1. L'humour satirique

Dans l'humour satirique la suspension d'évidence est celle du respect. C'est un humour qui se fonde sur un comique d'observation sociale et morale. Les ouvrages de notre corpus sont propices à un tel humour, car ils retracent très souvent l'époque contemporaine et la vie de leurs auteurs. Les traits empruntés ou transposés, même s'ils n'ont rien de drôle en soi permettent à l'agressivité de s'épancher dans l'humour qui peut être caricatural, parodique ou burlesque.

- **L'humour caricatural**

Dans l'humour caricatural (*Voir le Clin d'œil N°1*), il s'agit de saisir, par la déformation (la charge), les traits essentiels d'un visage, d'un corps, d'une attitude ou d'un caractère, pour faire rire d'autrui. Les auteurs de notre corpus excellent dans cet art, en découvrant tout de suite le détail essentiel qui donne l'originalité au portrait physique et moral. Avec ce seul détail, le portrait vit déjà. L'humour caricatural est celui que nous avons le plus rencontré. On retrouve là l'influence des caricaturistes-dessins du XIX^e (*Voir Le Saviez-vous N°1*).

N°1 : *Boule de Suif*, Guy de Maupassant

Maupassant, dans ses contes et nouvelles, exerce son humour caricatural sur les femmes, particulièrement les vieilles-filles et les anglaises, et surtout sur les bourgeois. Il peint de préférence les petits bourgeois de province auxquels il reproche de trop bien vivre et de trop bien manger. Pour ce faire, il utilise la métaphore de l'homme-boule, métaphore utilisée dans *Boule de suif* à la fois pour la peinture des bourgeois que celle de la prostituée, ainsi que dans la peinture des prostituées de *La Maison Tellier*. D'autre part, son humour n'épargne pas les représentants de l'Eglise.

Extrait : Boule de Suif, p. 6, p.7 et p.7-8

Loiseau : « De taille exigüe, il présentait un ventre en ballon surmonté d'une face rougeaude entre deux favoris grisonnants. »

Les deux religieuses : « L'une était vieille avec une face défoncée par la petite vérole comme si elle eût reçu à bout portant une bordée de mitraille en pleine figure. L'autre, très chétive, avait une tête jolie et malade sur une poitrine de phtisique rongée par cette foi dévorante qui fait les martyrs et les illuminés. »

Boule de Suif : « Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses ; avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir. Sa figure était une pomme rouge, un bouton de pivoine prêt à fleurir ; et là-dedans s'ouvraient, en haut, deux yeux noirs magnifiques, ombragés de grands cils épais qui mettaient une ombre dedans ; en bas, une bouche charmante, étroite, humide pour le baiser, meublée de quenottes luisantes et microscopiques. »

N°2 : Les Lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

Alphonse Daudet utilise aussi l'humour caricatural. Celui-ci est, chez lui, cocasse et plein de verve. Ses cibles sont multiples, surtout des gens simples. Perpétuant la veine satirique populaire qui s'exerce aux dépens des religieux, cet auteur en a fait des portraits en diable dans *La Mule du pape*, *Le Curé de Cucugnan*, *Les Trois messes basses* et *L'Elixir du révérend père Gaucher*. Il excelle dans l'art de camper en quelques traits un personnage et sait saisir le trait essentiel qui fait tout le portrait et envahit tout comme la casquette du rémouleur dans *La Diligence de Beaucaire* :

Extrait : la Diligence de Beaucaire, p. 4

« C'était le jour de mon arrivée ici. J'avais pris la diligence de Beaucaire, une bonne vieille patache qui n'a pas grand chemin à faire avant d'être rendue chez elle, mais qui flâne tout le long de la route, pour avoir l'air, le soir, d'arriver de très loin. Nous étions cinq sur l'impériale, sans compter le conducteur. D'abord un gardien de Camargue, petit homme trapu, poilu, sentant le fauve, avec de gros yeux pleins de sang et des anneaux d'argent aux oreilles ; puis deux Beaucairois, un boulanger et son gindre, tous deux très rouges, très poussifs, – mais des profils superbes, deux médailles romaines à l'effigie de Vitellius. Enfin, sur le devant, près du conducteur, un homme... non ! une casquette, une énorme casquette en peau de lapin, qui ne disait pas grand'chose et regardait la route d'un air triste. »

N°3 : *Romans et contes Théophile Gautier*

L'humour traverse toute l'œuvre fantastique de Théophile Gautier : il apparaît dans certains éléments de l'histoire, dans les personnages ou dans les situations. Les scènes humoristiques contrastent avec le fantastique inquiétant du récit et contribuent à marquer l'opposition entre deux mondes : le réel prosaïque, mais rassurant où peut naître le rire et le surnaturel porteur peut-être de bonheur, mais dangereux par la menace de mort qu'il contient. Sa fonction est de faire obstacle au triomphe absolu de la mort. Aux héros fantastiques s'acheminant vers la mort s'opposent des personnages caricaturaux. Ainsi, dans *Jettarura*, Gautier a-t-il créé le personnage du Commodore et dans *Avatar*, celui de Balthazar Cherbonneau, qui allie le triomphe sur la mort au plaisir de vivre. Ce dernier est grotesque et fait rire par ses outrances physiques. Voici son portrait :

Extrait : *Avatar*, p. 4

« M. Balthazar Cherbonneau avait l'air d'une figure échappée d'un conte fantastique d'Hoffmann et se promenant dans la réalité stupéfaite de voir cette création falote. Sa face extrêmement basanée était comme dévorée par un crâne énorme que la chute des cheveux faisait paraître plus vaste encore. Ce crâne nu, poli comme de l'ivoire, avait gardé ses teintes blanches, tandis que le masque, exposé aux rayons du soleil, s'était revêtu, grâce aux superpositions des couches du hâle, d'un ton de vieux chêne ou de portrait enfumé. Les méplats, les cavités et les saillies des os s'y accentuaient si vigoureusement, que le peu de chair qui les recouvrait ressemblait, avec ses mille rides fripées, à une peau mouillée appliquée sur une tête de mort. Les rares poils gris qui flânaient encore sur l'occiput, massés en trois maigres mèches dont deux se dressaient au-dessus des oreilles et dont la troisième partait de la nuque pour mourir à la naissance du front, faisaient regretter l'usage de l'antique perruque à marteaux ou de la moderne tignasse de chiendent, et couronnaient d'une façon grotesque cette physionomie de casse-noisette. Mais ce qui occupait invinciblement chez le docteur, c'étaient les yeux ; au milieu de ce visage tanné par l'âge, calciné à des cieux incandescents, usé dans l'étude, où les fatigues de la science et de la vie s'écrivaient en sillages profonds, en pattes d'oie rayonnantes, en plis plus pressés que les feuillets d'un livre, étincelaient deux prunelles d'un bleu de turquoise, d'une limpidité, d'une fraîcheur et d'une jeunesse inconcevables. Ces étoiles bleues brillaient au fond d'orbites brunes et de membranes concentriques dont les cercles fauves rappelaient vaguement les plumes disposées en auréole autour de la prunelle nyctalope des hiboux. On eût dit que, par quelque sorcellerie apprise des brahmes et des pandits, le docteur avait volé des yeux d'enfant et se les était ajustés dans sa face de cadavre. »

N°4 : *Colomba, Prosper Mérimée*

L'humour caricatural peut s'exercer non seulement dans le portrait, mais aussi dans la peinture du caractère. Par exemple, dans *Colomba*, Prosper Mérimée peint celui de deux anglais (*Voir Le Saviez-vous N°2*), le père et la fille. Ceux-ci reçoivent de légers sarcasmes pour leur goût du pittoresque et de l'originalité, ainsi que pour leur snobisme et leur condescendance. Ils ne cessent pourtant jamais d'être sympathiques et suscitent l'amusement du lecteur. Totalement étrangers à l'esprit de la vendetta, Mérimée les utilise pour souligner, par contraste, les personnages corses.

Extrait : *Colomba*, p.1 et p.3

*« D'abord, miss Lydia s'était flattée de trouver au-delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait parler « avec les honnêtes gens, » comme dit M. Jourdain. Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes, et désespérant de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de l'opposition. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir parler des merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise : « Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais ***, à *** ? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie. » Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir parler des merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise : « Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais ***, à *** ? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie. » Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris. À l'hôtel Beauveau, miss Lydia eut un amer désappointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or, lady Frances Fenwich, la rencontrant à Marseille, lui montra son album, où, entre un sonnet et une fleur desséchée, figurait la porte en question, enluminée à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.*

(...)

Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse ; donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour dans Saint-James's-Place, de montrer son album ! – Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin ? – Oh ! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide. – Comment ! vous avez été en Corse ?... »

N°5 : *Les Filles du feu, Gérard de Nerval*

Dans *Jemmy*, l'une des nouvelles du recueil *Les Filles du feu*, Gérard de Nerval raconte l'histoire d'une femme américaine qui a épousé successivement un fermier caricatural, Toffel, et un chef indien peu créatif, Tomahawk. Voici comment ce dernier vint faire sa cour :

Extrait : Jemmy, p.131-132

« Et vraiment ni Londres, ni Paris, ni New-York n'auraient pu se vanter d'avoir vu, sur une seule et même personne, une prodigalité d'objets de luxe comme il plut ce jour-là à Tomahawk d'en étaler aux yeux de sa fidèle sujette. Mais aussi il était lui-même resté trois heures, jambes croisées et miroir en main, à admirer avec des yeux brillants de joie ses charmes irrésistibles. Trois larges paillettes d'argent entouraient artistement son nez, auquel était encore suspendu un dollar espagnol ; deux autres dollars pendaient à ses oreilles, et, par une spirituelle inspiration, l'Indien avait orné sa lèvre inférieure d'une sixième pièce de monnaie. Ses cheveux étaient richement entremêlés d'aiguilles de porcs-épics, et du sommet de sa tête descendaient majestueusement trois queues de buffles. Un collier de pas moins de cinquante dents d'alligators ornait son cou, autour duquel serpentait encore un collier plus petit de grandes perles de cristal, trophée qu'il avait conquis dans un combat avec les Chikasaws. Il n'avait pas moins soigné l'habillement des parties inférieures de son corps : ses jambes étaient jusqu'à la cheville entourées de petits cercles de cuivre et de fer-blanc qui résonnaient prodigieusement à chacun de ses pas ; le reste de sa toilette consistait en un chapeau anglais à trois cornes. Lorsque, avec la conscience de ses perfections, il approcha de la résidence de madame mère, il leva haut les jambes et en fit deux fois le tour en dansant, pour se régaler de la musique dont il était le créateur ; arrivé à la porte, il jeta un dernier coup d'œil sur son miroir de poche en se regardant de la tête aux pieds, puis il entra. Nous sommes malheureusement sans information aucune sur le succès de tant d'efforts et de combinaisons de bon goût ; tout ce qui est devenu notoire, c'est que le haut prétendant fut bien moins satisfait de lui-même, quand il quitta la résidence de sa mère, qu'il ne l'avait été en y entrant. La chronique ajoute que, dès ce moment, Jemmy eut sur le souverain indien un empire pour le moins aussi illimité que celui qu'elle avait déjà exercé sur Toffel ; et il paraît qu'elle ne tarda pas à en faire usage, sans doute par de bonnes raisons, attendu qu'elle eut à repousser des tentations assez vives. »

- **L'humour parodique**

L'humour parodique consiste en une imitation cocasse d'un comportement, d'un sentiment, d'une situation ou d'une œuvre sérieuse. L'effet humoristique est alors produit par le contraste entre la gravité de l'original et l'irrévérence du travestissement. Dans notre corpus, cet humour est très rare. Nous avons rencontré quelques exemples chez Edgar Poe et Gérard de Nerval.

N°1: Metzengerstein, Edgar Poe

Dans son œuvre, Edgar Poe ([Voir Le Saviez-vous N°3](#)) raille la mode du conte fantastique du début du XIX°, tout droit venu du continent européen. Pour cela, il utilise l'humour parodique. Par exemple, la nouvelle *Metzengerstein* est une parodie masquée des grands succès du roman noir du préromantisme anglais et allemand. Son sous-titre était « A tale of imitation of The German ». Ce récit suit les conventions du roman gothique (sombre château

antique, thèmes et conventions propre) et baigne dans un univers mystérieux relégué dans une sorte d'atemporalité. En voici la fin :

Extrait : Metzengerstein, p. 213-214

« Comme les flammes, quand on les aperçut pour la première fois, avaient déjà fait un si terrible progrès que tous les efforts pour sauver une portion quelconque des bâtiments eussent été évidemment inutiles, toute la population du voisinage se tenait paresseusement à l'entour, dans une stupéfaction silencieuse, sinon apathique. Mais un objet terrible et nouveau fixa bientôt l'attention de la multitude, et démontra combien est plus intense l'intérêt excité dans les sentiments d'une foule par la contemplation d'une agonie humaine que celui qui est créé par les plus effrayants spectacles de la matière inanimée.

Sur la longue avenue de vieux chênes qui commençait à la forêt et aboutissait à l'entrée principale du palais Metzengerstein, un coursier, portant un cavalier décoiffé et en désordre, se faisait voir bondissant avec une impétuosité qui défiait le Démon de la Tempête lui-même. Le cavalier n'était évidemment pas le maître de cette course effrénée.

L'angoisse de sa physionomie, les efforts convulsifs de tout son être, rendaient témoignage d'une lutte surhumaine ; mais aucun son, excepté un cri unique, ne s'échappa de ses lèvres lacérées, qu'il mordait d'outré en outré dans l'intensité de sa terreur. En un instant, le choc des sabots retentit avec un bruit aigu et perçant, plus haut que le mugissement des flammes et le glapisement du vent, – un instant encore, et, franchissant d'un seul bond la grande porte et le fossé, le coursier s'élança sur les escaliers branlants du palais et disparut avec son cavalier dans le tourbillon de ce feu chaotique.

La furie de la tempête s'apaisa tout à coup et un calme absolu prit solennellement sa place. Une flamme blanche enveloppait toujours le bâtiment comme un suaire, et, ruisselant au loin dans l'atmosphère tranquille, dardait une lumière d'un éclat surnaturel, pendant qu'un nuage de fumée s'abattait pesamment sur les bâtiments sous la forme distincte d'un gigantesque cheval. »

N°2: Les Filles du feu, Gérard de Nerval

La parodie se fonde sur une opposition entre le modèle et la transformation. Dans *Sylvie*, une autre nouvelle des *Filles du feu*, Gérard de Nerval parodie le rituel du mariage. Dans cette nouvelle, le narrateur décide de retourner dans le pays de son enfance, le Valois, pour retisser des liens avec Sylvie qu'il a aimé autrefois. Dans l'extrait proposé, lui et Sylvie revêtent les habits de mariage des grands-parents de la jeune femme :

Extrait : Sylvie, p.90-91

« Et déjà Sylvie avait dégrafé sa robe d'indienne et la laissait tomber à ses pieds. La robe étoffée de la vieille tante s'ajusta parfaitement sur la taille mince de Sylvie, qui me dit de l'agrafer. « Oh ! les manches plates, que c'est ridicule ! » dit-elle. Et cependant les sabots garnis de dentelles découvraient admirablement ses bras nus, la gorge s'encadrait dans le

pur corsage aux tulles jaunis, aux rubans passés, qui n'avait serré que bien peu les charmes évanouis de la tante. « Mais finissez-en ! Vous ne savez donc pas agraffer une robe ? » me disait Sylvie. Elle avait l'air de l'accordée de village de Greuze. « Il faudrait de la poudre, dis-je. – Nous allons en trouver. » Elle fureta de nouveau dans les tiroirs. Oh ! que de richesses ! que cela sentait bon, comme cela brillait, comme cela chatoyait de vives couleurs et de modeste clinquant ! deux éventails de nacre un peu cassés, des boîtes de pâte à sujets chinois, un collier d'ambre et mille fanfreluques, parmi lesquelles éclataient deux petits souliers de droguet blanc avec des boucles incrustées de diamants d'Irlande ! « Oh ! je veux les mettre, dit Sylvie, si je trouve les bas brodés ! »

Un instant après, nous déroulions des bas de soie rose tendre à coins verts ; mais la voix de la tante, accompagnée du frémissement de la poêle, nous rappela soudain à la réalité. « Descendez vite ! » dit Sylvie, et quoi que je pusse dire, elle ne me permit pas de l'aider à se chausser. Cependant la tante venait de verser dans un plat le contenu de la poêle, une tranche de lard frite avec des œufs. La voix de Sylvie me rappela bientôt. « Habillez vous vite ! » dit-elle, et entièrement vêtue elle-même, elle me montra les habits de noces du garde-chasse réunis sur la commode. En un instant, je me transformai en marié de l'autre siècle. Sylvie m'attendait sur l'escalier, et nous descendîmes tous deux en nous tenant par la main. »

- **L'humour burlesque**

L'humour burlesque ([Voir le Clin d'œil N°2](#)) provoque le rire par le contraste entre la bassesse du style et la dignité des personnes dont on parle. C'est une question de ton plutôt que de style. S'il est un auteur de notre corpus qui a manié avec talent ce type d'humour, c'est bien Alphonse Daudet.

N°1 : Les Lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

Citons, par exemple, *L'Elixir du révérend père Gaucher*, conte très cocasse, dans lequel Alphonse Daudet présente une confrérie religieuse, Les Pères blancs, sauvée de la ruine par le frère Gaucher qui a su créer un élixir à partir des plantes de la région. Mais, si la vente de ce breuvage est un véritable succès, le révérend a besoin de le goûter pour le réussir et devient alcoolique. Sous l'empire de l'élixir, il se met à débiter des chansons paillardes pendant les offices. Finalement le prieur, qui ne veut pas ruiner la communauté en arrêtant la fabrication de l'élixir, lui demande de poursuivre son travail pendant que tous réciteront l'oraison de Saint Augustin. Ainsi, il sera couvert : c'est l'absolution pendant le péché.

Extrait : L'Elixir du révérend père Gaucher, p.247-248

« Figurez-vous qu'un soir, pendant l'office, il arriva à l'église dans une agitation extraordinaire : rouge, essoufflé, le capuchon de travers, et si troublé qu'en prenant de l'eau bénite il y trempa ses manches jusqu'au coude. On crut d'abord que c'était l'émotion d'arriver en retard ; mais quand on le vit faire de grandes révérences à l'orgue et aux tribunes, au lieu de saluer le maître-autel, traverser l'église en coup de vent, errer dans le chœur pendant cinq minutes pour chercher sa stalle, puis ; une fois assis, s'incliner de droite et de gauche en souriant d'un air béat, un murmure

d'étonnement courut dans les trois nef. On chuchotait de bréviaire à bréviaire : « Qu'a donc notre père Gaucher ?... Qu'a donc notre père Gaucher ? » Par deux fois le prieur, impatienté, fit tomber sa crosse sur les dalles pour commander le silence... Là-bas, au fond du chœur, les psaumes allaient toujours ; mais les répons manquaient d'entrain... Tout à coup, au beau milieu de l'Ave verum, voilà mon père Gaucher qui se renverse dans sa stalle et entonne d'une voix éclatante :

*Dans Paris il y a un Père blanc,
Patatin, patatan, tarabin, taraban...*

Consternation générale. Tout le monde se lève. On crie : « Emportezle... il est possédé ! » Les chanoines se signent. La crosse de monseigneur se démène... Mais le père Gaucher ne voit rien, n'écoute rien ; et deux moines vigoureux sont obligés de l'entraîner par la petite porte du chœur, se débattant comme un exorcisé et continuant de plus belle ses palatin et ses taraban. »

2.1.2. L'humour provocateur

Dans l'humour provocateur la suspension d'évidence est celle de la morale, de la pudeur et de la bienséance, ou bien de la bienveillance. En effet, cet humour peut être cynique en exprimant sans ménagement des sentiments ou des opinions contraires à la morale reçue, inconvenant en racontant des actes contraires à la pudeur et à la bienséance ou bien « malicieux » en prenant autrui activement à partie.

- **L'humour cynique**

Dans l'humour cynique, il s'agit de soutenir, avec un sérieux apparent et tranquille, que la situation décrite est naturelle, de faire semblant d'approuver les écarts. La suspension d'évidence est celle de la morale. Mais, en agissant ainsi, l'humoriste cherche à faire réfléchir le lecteur et se garde bien, contrairement à l'ironiste, de porter un jugement.

N°1 : La Maison Tellier, Guy de Maupassant

L'humour cynique de Maupassant a deux cibles récurrentes : l'amour et la religion. Dans *La Maison Tellier*, il s'en prend particulièrement à la religion qu'il compare à une grande maison de commerce et les curés à des voleurs d'âmes. Il jette un même regard sur le sacré et le profane. C'est ainsi que la Maison Tellier voisine l'Eglise, que Madame emmène toutes les pensionnaires à la première communion de sa filleule et qu'elles deviennent l'édification de la paroisse. La confusion sacrilège entre la religion et la prostitution est telle qu'après la cérémonie, on passe des cantiques à une chanson païenne de Béranger et de l'extase à l'ivrognerie et aux jupes retroussées. L'humour cynique de Maupassant tend déjà à l'inconvenance.

Extrait : La Maison Tellier, p.1, p.8, p.12-13 et p.17

La maison : « La maison était familiale, toute petite, peinte en jaune, à l'encoignure d'une rue derrière l'église Saint-Étienne ; et, par les fenêtres, on apercevait le bassin plein de

navires qu'on déchargeait, le grand marais salant appelé « la Retenue » et, derrière, la côte de la Vierge avec sa vieille chapelle toute grise. »

Dans le train : *« Sitôt qu'elles ne furent plus seules dans le compartiment, ces dames prirent une contenance grave, et se mirent à parler de choses relevées pour donner bonne opinion d'elles. Mais à Bolbec apparut un monsieur à favoris blonds, avec des bagues et une chaîne en or, qui mit dans le filet sur sa tête plusieurs paquets enveloppés de toile cirée. Il avait un air farceur et bon enfant. Il salua, sourit et demanda avec aisance : – « Ces dames changent de garnison ? » – Cette question jeta dans le groupe une confusion embarrassée. Madame enfin reprit contenance, et elle répondit sèchement, pour venger l'honneur du corps : – « Vous pourriez bien être poli ! » – Il s'excusa : – « Pardon, je voulais dire de monastère. » – Madame ne trouvant rien à répliquer, ou jugeant peut-être la rectification suffisante, fit un salut digne en pinçant les lèvres. »*

La veille de la communion : *« Rosa, ravie, se leva, et doucement, pour ne réveiller personne, alla chercher l'enfant. Elle l'amena dans son lit bien chaud, la pressa contre sa poitrine en l'embrassant, la dorlota, l'enveloppa de sa tendresse aux manifestations exagérées, puis, calmée elle-même, s'endormit. Et jusqu'au jour la communiante reposa son front sur le sein nu de la prostituée. »*

A l'église : *« Puis, d'une voix plus claire, se tournant vers les deux bancs où se trouvaient les invitées du menuisier : – « Merci surtout à vous, mes chères sœurs, qui êtes venues de si loin, et dont la présence parmi nous, dont la foi visible, dont la piété si vive ont été pour tous un salutaire exemple. Vous êtes l'édification de ma paroisse ; votre émotion a échauffé les cœurs ; sans vous, peut-être, ce grand jour n'aurait pas eu ce caractère vraiment divin. Il suffit parfois d'une seule brebis d'élite pour décider le Seigneur à descendre sur le troupeau. »*

N°2 : Trois contes, Gustave Flaubert

Bien que l'on ne parle pas souvent de l'humour dans l'œuvre de Flaubert, mis à part dans *Bouvard et Pécuchet*, magistrale satire du bourgeois, l'humour flaubertien est pourtant capital. Flaubert sait faire grincer sa plume aussi bien dans la critique que dans la dérision. Il est toujours prêt à contredire la pensée commune et à choquer. Sa colère s'exprime le plus souvent avec l'humour satirique, voire provocateur. Ainsi, dans *Trois contes*, il déploie un humour féroce et grinçant. Plus particulièrement, dans *Un Cœur simple*, histoire qui se veut réaliste et pathétique, il montre une irritation sourde contre la bêtise humaine et les vertus bourgeoises. S'il montre un ton de compassion et de tendresse pour Félicité, servante au destin malheureux dont il retrace le parcours comme celui d'une sainte, il montre un réel cynisme en faisant de son perroquet Loulou empaillé le principal personnage du roman. Félicité lui voue un culte passionné, le considérant comme une représentation du Saint-Esprit. De plus, à sa mort, elle croit voir dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque pleurant au-dessus de sa tête. La confusion entre l'animal empaillé et le Saint-

Esprit atteint même au grotesque. Chez Flaubert, l'humour cynique se présente comme une bouée de sauvetage contre la désespérance.

Extrait : Un Cœur simple, p.22-23, p.24, p.26

« A l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit, et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Épinal, représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulou. L'ayant acheté, elle le suspendit à la place du comte d'Artois, – de sorte que, du même coup d'œil, elle les voyait ensemble. Ils s'associèrent dans sa pensée, le perroquet se trouvant sanctifié par ce rapport avec le Saint-Esprit,

qui devenait plus vivant à ses yeux et intelligible. Le Père, pour s'énoncer, n'avait pu choisir une colombe, puisque ces bêtes-là n'ont pas de voix, mais plutôt un des ancêtres de Loulou. Et Félicité priait en regardant l'image, mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau. (...)

En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisait jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

(...)

et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête. »

- **L'humour inconvenant**

L'humour inconvenant s'attaque aux tabous et aux valeurs, non plus en idées, mais en paroles ou en actes narrés. La suspension d'évidence est donc celle de la pudeur et des bienséances. Dans le domaine sexuel, l'inconvenance se traduit par des « grivoiseries », c'est-à-dire l'évocation intentionnelle, par l'intermédiaire de la parole, de situations et d'actes sexuels. Le procédé le plus employé est alors l'allusion. L'humour inconvenant est d'autant plus provocateur que l'écart entre ce que l'on dit et ce que l'on suggère diminue jusqu'à presque disparaître. Dans notre corpus, seul Maupassant a utilisé l'humour inconvenant.

N°1 : La Maison Tellier de Maupassant

Maupassant pratique souvent l'humour inconvenant, mais, à chaque fois, la révolte contre les bienséances, se fait aimablement et spirituellement scandaleuse. Ainsi, l'essayage des jarretières dans le train qui emmène les prostituées pourrait n'être que scabreux, mais il est sauvé de la vulgarité par l'emploi de l'humour

Extrait : La Maison Tellier, p.9-10

Alors le monsieur, qui était commis voyageur, offrit par farce des bretelles à ces dames, et, s'emparant d'un de ses paquets, il l'ouvrit. C'était une ruse, le paquet contenait des jarretières. Il y en avait en soie bleue, en soie rose, en soie rouge, en soie violette, en soie mauve, en soie ponceau, avec des boucles de métal formées par deux amours enlacés et dorés. Les filles poussèrent des cris de joie, puis examinèrent les échantillons, reprises par la gravité naturelle à toute femme qui tripote un objet de toilette. Elles se consultaient de l'oeil ou d'un mot chuchoté, se répondaient de même, et Madame maniait avec envie une paire de jarretières orangées, plus larges, plus imposantes que les autres : de vraies jarretières de patronne. Le monsieur attendait, nourrissant une idée : « – Allons, mes petites chattes, dit-il, il faut les essayer. » – Ce fut une tempête d'exclamations ; et elles serraient leurs jupes entre leurs jambes comme si elles eussent craint des violences. Lui, tranquille, attendait son heure. Il déclara : – « Vous ne voulez pas, je remballe. » Puis, finement : – « J'offrirai une paire, au choix, à celles qui feront l'essai. » – Mais elles ne voulaient pas, très dignes, la taille redressée. Les deux Pompes cependant semblaient si malheureuses qu'il leur renouvela la proposition. Flora Balançoire surtout, torturée de désir, hésitait visiblement. Il la pressa : – « Vas-y, ma fille, un peu de courage ; tiens, la paire lilas, elle ira bien avec ta toilette. » Alors elle se décida, et, relevant sa robe, montra une forte jambe de vachère, mal serrée en un bas grossier. Le monsieur, se baissant, accrocha la jarretière sous le genou d'abord, puis au-dessus ; et il chatouillait doucement la fille pour lui faire pousser des petits cris avec de brusques tressaillements. Quand il eut fini, il donna la paire lilas et demanda : – « A qui le tour ? » Toutes ensemble s'écrièrent : « – À moi ! à moi ! » Il commença par Rosa la Rosse qui découvrit une chose informe, toute ronde, sans cheville, un vrai « boudin de jambe » comme disait Raphaële. Fernande fut complimentée par le commis voyageur qu'enthousiasmèrent ses puissantes colonnes. Les maigres tibias de la belle Juive eurent moins de succès. Louise Cocote, par plaisanterie, coiffa le monsieur de sa jupe ; et Madame fut obligée d'intervenir pour arrêter cette farce inconvenante. Enfin Madame elle-même tendit sa jambe, une belle jambe normande, grasse et musclée ; et le voyageur, surpris et ravi, ôta galamment son chapeau pour saluer ce maître mollet en vrai chevalier français. » (p.9-10)

- **L'humour « malicieux »**

L'humour provocateur se fait « malicieux » (au sens de « mal intentionné ») ([Voir le Clin d'œil N°3](#)) en prenant autrui activement à partie. Non seulement, il rit volontiers à ses dépens, mais il cherche, de plus, à lui nuire de façon dissimulée et souvent mesquine. La suspension d'évidence est donc celle de la bienveillance. Cet humour se manifeste par deux formes atténuées du sadisme : les farces (tours plaisants joués à autrui, blagues, plaisanteries, etc.) et les ruses (procédés habiles pour abuser et tromper autrui).

N°1 : Les Lettres de mon Moulin, Alphonse Daudet

Parmi les auteurs de notre corpus, Alphonse Daudet utilise très fréquemment ce genre d'humour. Ses nouvelles sont un mélange incomparable de malice, de verve et d'émotion.

1^{er} Extrait : La Mule du pape, p.30

Dans *La Mule du pape*, Tistet Védène, qui sait que le pape Boniface adore sa mule, obtient d'en avoir la charge pour s'en faire bien voir. Mais, au lieu, de s'en occuper, il lui fait mille misères et lui joue de nombreux tours, comme la faire monter dans le clocheton du Palais, la faisant ainsi passer pour folle. Il fallut la faire descendre avec un cric, des cordes et une civière. Vexée, des rires de la ville, la mule se promet de détacher un bon coup de sabot à cet « infâme » Tistet Vedet. Elle dut attendre sept ans ...

« Quand il passa près d'elle, Tistet Védène eut un bon sourire et s'arrêta pour lui donner deux ou trois petites tapes amicales sur le dos, en regardant du coin de l'œil si le Pape le voyait. La position était bonne... La mule prit son élan : « Tiens ! attrape, bandit ! Voilà sept ans que je te le garde ! » Et elle vous lui détacha un coup de sabot si terrible, si terrible, que de Pampéroguste même on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis ; tout ce qui restait de l'infortuné Tistet Védène !...

Les coups de pied de mule ne sont pas aussi foudroyants d'ordinaire ; mais celle-ci était une mule papale ; et puis, pensez donc ! elle le lui gardait depuis sept ans... Il n'y a pas de plus bel exemple de rancune ecclésiastique. »

2^{ème} Extrait : Les Trois messes basses, p.75-76

Dans *Les Trois messes basses*, c'est le diable qui joue un bon tour au curé. Rappelons l'histoire : lors de la nuit de Noël, le sacristain Garigou, remplacé par le diable, fait commettre un péché de gourmandise au révérend dom Balaguère. Celui-ci, pris d'une folie de gourmandise, incité à se dépêcher par la sonnette de Garigou, donne ses trois messes basses à un rythme de plus en plus effréné. La dernière est pratiquement inaudible. Après l'office, il s'empiffre et boit tant qu'il meurt d'une attaque, au cours de la nuit. Il sera condamné à redire au même endroit trois cent messes.

« C'est la troisième messe qui commence. Il n'y a plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger ; mais, hélas ! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impatience et

de gourmandise. Sa vision s'accroît, les carpes dorées, les dindes rôties sont là, là... Il les touche il les... Oh ! Dieu !... Les plats fument, les vins embaument ; et, secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie : « Vite, vite, encore plus vite !... »

Mais comment pourrait-il aller plus vite ? Ses lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots... A moins de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui escamoter sa messe... Et c'est ce qu'il fait, le malheureux !... De tentation en tentation il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'évangile, passe devant le Credo sans entrer, saute le Pater, salue de loin la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou (vade retro, Satanas !)

qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupitres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée que font tous les assistants ! Obligés de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout ; et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route dans les chemins du ciel, là-bas, vers la petite étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion...

*« L'abbé va trop vite... On ne peut pas suivre, » murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement. Maître Arnoton, ses grandes lunettes d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste ; et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces : *Ite, missa est*, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un *Deo gratias* si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast du réveillon. »*

N°2 : Histoires extraordinaires, Edgar Poe

Dans sa vie et dans ses contes, Edgar Poe a été un grand farceur. Il aimait mystifier son lecteur. Dans *Histoires extraordinaires*, il a conçu deux nouvelles comme des canulars : *Le Canard en ballon* et *L'Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*. Dans la première, il raconte la traversée de l'Atlantique en montgolfière en seulement trois jours par un certain Monck Mason. Cette nouvelle fut d'abord publiée dans un journal qui révéla plus tard que c'était un canular. Dans la seconde, il raconte l'histoire d'un artisan ruiné de Rotterdam, qui pour échapper à ses créanciers, conçoit une montgolfière spatiale à partir de ses lectures savantes. Celui-ci adresse au bourgmestre de Rotterdam une lettre dans l'espoir que celui-ci lui accorde le pardon et lève les poursuites contre lui, en échange de la suite de ses aventures lunaires. Dans les dernières lignes, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une savante mystification. Les explications scientifiques grotesques et les interprétations fantaisistes des lois physiques connues en 1835 étaient assez évidentes pour que ce voyage fasse réfléchir un lecteur rationnel.

Extrait : L'Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall

« Cependant, il n'en fut pas de même des rumeurs et des conjectures. La lettre, ayant été publiée, donna naissance à une foule d'opinions et de cancons. Quelques-uns, – des esprits par trop sages, – poussèrent le ridicule jusqu'à discréditer l'affaire et à la présenter comme un pur canard. Mais je crois que le mot canard est, pour cette espèce de gens, un terme général qu'ils appliquent à toutes les matières qui passent leur intelligence. Je ne puis, quant

à moi, comprendre sur quelle base ils ont fondé une pareille accusation. Voyons ce qu'ils disent :

Avant tout, – que certains farceurs de Rotterdam ont de certaines, antipathies spéciales contre certains bourgmestres et astronomes.

Secundo, – qu'un petit nain bizarre, escamoteur de son métier, dont les deux oreilles avaient été, pour quelque méfait, coupées au ras de la tête, avait depuis quelques jours disparu de la ville de Bruges, qui est toute voisine.

Tertio, – que les gazettes collées tout autour du petit ballon étaient des gazettes de Hollande, et conséquemment n'avaient pas pu être fabriquées dans la lune. C'étaient des papiers sales, crasseux, – très crasseux ; et Gluck, l'imprimeur, pouvait jurer sur sa Bible qu'ils avaient été imprimés à Rotterdam.

Quarto, – que Hans Pfaall lui-même, le vilain ivrogne, et les trois fainéants personnages qu'il appelle ses créanciers avaient été vus ensemble, deux ou trois jours auparavant tout au plus, dans un cabaret mal famé des

faubourgs, juste comme ils revenaient, avec de l'argent plein leurs poches, d'une expédition d'outre mer.

Et en dernier lieu, – que c'est une opinion généralement reçue, ou qui doit l'être, que le Collège des Astronomes de la ville de Rotterdam, – aussi bien que tous autres collèges astronomiques de toutes autres parties de l'univers, sans parler des collèges et des astronomes en général, – n'est, pour n'en pas dire plus, ni meilleur, ni plus fort, ni plus éclairé qu'il n'est nécessaire. »

2.1.3. L'humour noir

L'humour ne travaille pas uniquement sur les aspects amusants de la vie. L'humour noir est un humour agressif dans lequel se mêlent l'idée de mort et des cadavres. Selon les suspensions d'évidence, il peut être lugubre ou macabre.

- **L'humour lugubre**

L'humour lugubre (*Voir le Clin d'œil N°4*) est un humour agressif qui joue avec l'idée de mort. La suspension d'évidence peut-être soit celle d'une réalité où la mort est latente, soit celle de la sensibilité physique ou sentimentale, mais aussi de la bienveillance. Avec cet humour, on est sans cesse à la limite du rire.

N° 1 : Colomba, Prosper Mérimée

Dans *Colomba*, Mérimée oppose la froideur du ton à la violence des sentiments. En effet, il conte avec sérénité toutes sortes de crimes. Mais, cette froideur a un contrepoint, son humour, à mi-chemin entre le fantastique et l'humour noir. C'est un humour froid qui met à mal le romanesque et le romantisme du thème de la vengeance. C'est ainsi qu'il montre comment un incident futile, accentué par une foule de petites blessures qui en prolongent et

amplifient les détails, peut rendre implacable la guerre froide qui existe entre les Rebbia et les Barricini, surtout lorsqu'une tombe en devient l'enjeu.

Extrait : Colomba, p.26-27

« La femme du colonel mourut exprimant le désir d'être enterrée au milieu d'un petit bois où elle aimait à se promener ; aussitôt le maire déclara qu'elle serait inhumée dans le cimetière de la commune, attendu qu'il n'avait pas reçu d'autorisation pour permettre une sépulture isolée. Le colonel furieux déclara qu'en attendant cette autorisation, sa femme serait enterrée au lieu qu'elle avait choisi, et il y fit creuser une fosse. De son côté, le maire en fit faire une dans le cimetière, et manda la gendarmerie, afin, disait-il, que force restât à la loi. Le jour de l'enterrement les deux partis se trouvèrent en présence, et l'on put craindre un moment qu'un combat ne s'engageât pour la possession des restes de madame della Rebbia. Une quarantaine de paysans bien armés, amenés par les parents de la défunte, obligèrent le curé, en sortant de l'église, à prendre le chemin du bois ; d'autre part, le maire avec ses deux fils, ses clients et les gendarmes se présenta pour faire opposition. Lorsqu'il parut et somma le convoi de rétrograder, il fut accueilli par des huées et des menaces ; l'avantage du nombre était pour ses adversaires, et ils semblaient déterminés. A sa vue, plusieurs fusils furent armés, on dit même qu'un berger le coucha en joue, mais le colonel releva le fusil en disant : Que personne ne tire sans mon ordre ! Le maire « craignait les coups naturellement » comme Panurge, et, refusant la bataille, il se retira avec son escorte : alors la procession funèbre se mit en marche, en ayant soin de prendre le plus long, afin de passer devant la mairie. En défilant, un idiot, qui s'était joint au cortège, s'avisa de crier vive l'Empereur ! Deux ou trois voix lui répondirent, et les rebbianistes, s'animant de plus en plus, proposèrent de tuer un bœuf du maire, qui, d'aventure, leur barrait le chemin. Heureusement, le colonel empêcha cette violence. On pense bien qu'un procès-verbal fut dressé, et que le maire fit au préfet un rapport de son style le plus sublime, dans lequel il peignait les lois divines et humaines foulées aux pieds, – la majesté de lui, maire, celle du curé, méconnues et insultées, – le colonel della Rebbia se mettant à la tête d'un complot bonapartiste pour changer l'ordre de successibilité au trône, et articles 86 et 91 du Code pénal.

L'exagération de cette plainte nuisit à son effet. Le colonel écrivit au préfet, au procureur du roi : un parent de sa femme était allié à un des députés de l'île, un autre cousin du président de la cour royale. Grâce à ces protections, le complot s'évanouit, madame della Rebbia resta dans le bois, et l'idiot seul fut condamné à quinze jours de prison. »

- **L'humour macabre**

L'humour macabre est un humour agressif qui joue avec les cadavres. Dans la plupart des cas, la suspension d'évidence est celle de la sensibilité physique ou sentimentale, mais aussi du respect de la dépouille d'autrui et de la morale. Cet humour peut voisiner avec la nécrophilie, l'horreur, mais aussi le fantastique.

N°1 : *Histoires extraordinaires, Edgar Poe*

Avec Edgar Poe, on est constamment ballotté entre épouvante, fou rire, effroi et incrédulité. Quand il hallucine, il ne délire jamais. Sa logique est implacable et son humour naît de l'art du constat du réel. Il détourne ses peurs et les nôtres en employant un humour noir qui dévie le cauchemar vers le grotesque. Dans *La Vérité sur le cas de M. Valdemar*, il raconte comment un mourant est magnétisé (*Voir Le Saviez-vous N°4*). La ruse de la science (l'utilisation de l'hypnotisme) pour vaincre la mort y est tournée non seulement en dérision, mais en horreur. On est en présence de ce que certains ont appelé l'humour noir fantastique.

Extrait : *La Vérité sur la cas de M. Valdemar*, p.162 à 165

Dès le début, M. Valdemar, magnétisé, peut dire des phrases comme : « -Oui, je dors maintenant. Ne m'éveillez pas !... – Laissez-moi mourir ainsi » (p.162) ; « - Mal ? –non, - je meurs » (p.162) ; « Oui, toujours ; -je dors, - je meurs » (p.163) ; « Oui, -non, - **j'ai dormi** ; - et maintenant, maintenant, **je suis mort** » (p.164).

Sept mois après, on résolut de le réveiller et, à ce moment-là, le somnambule s'écria : « - Pour l'amour de Dieu !-vite !- vite ! – faites-moi dormir, - ou bien, vite ! éveillez-moi ! – vite ! **Je vous dis que je suis mort !** » (p.165). Mais voilà ce qui arrive :

« Comme je faisais rapidement les passes magnétiques à travers les cris de : – Mort ! mort ! – qui faisaient littéralement explosion sur la langue et non sur les lèvres du sujet, – tout son corps, – d'un seul coup, – dans l'espace d'une minute, et même moins, – se déroba, – s'émietta, – se **pourrit** absolument sous mes mains. Sur le lit, devant tous les témoins, gisait une masse dégoûtante et quasi-liquide, – une abominable putréfaction. » (p.165)

N°2 : *Colomba, Prosper Mérimée*

Dans *Colomba*, après la scène de l'embuscade tendue par les deux frères Barricini, le bandit Brandolaccio n'éprouve, devant leurs deux cadavres, aucune émotion, si ce n'est l'admiration de l'artiste, du connaisseur pour un travail impeccable pour ce superbe tableau de chasse. Sa verve et les jeux de mots signalent bien que nous sommes en présence d'humour (macabre). Comme toujours, Prosper Mérimée, grâce à l'emploi de l'humour, procure une détente et souligne, par contraste, l'émotion violente d'Orso qui vient de tuer ses ennemis.

Extrait : *Colomba*, p.84-85

« Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche, et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet :
– Salut au seigneur Orlanduccio, dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave : – Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé.

– Vit-il encore ? demanda Orso respirant avec peine.

– Oh ! il s'en garderait, il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la madone, quel trou ! Bon fusil, ma foi ; quel calibre ! ça vous écarbouille une cervelle ! Dites donc, Ors'Anton', quand j'ai entendu d'abord : pif ! pif ! je me suis dit : sacrebleu ! ils escoffient mon lieutenant. Puis j'entends : boum ! boum Ah ! je dis, voilà le fusil anglais qui parle ; il riposte... Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc ?

Le chien le mena à l'autre enclos : – Excusez ! s'écria Brandolaccio stupéfait ; coup double ! rien que cela ? Peste ! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

– Qu'y a-t-il, au nom de Dieu ? demanda Orso.

Allons ! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant ! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse... En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert, aujourd'hui ! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà ! Maintenant, qui diable héritera ?

– Quoi ! Vincentello ! mort aussi.

– Très mort. Bonne santé à nous autres ! Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello. Il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire sommeil de plomb. Pauvre diable !

Orso détourna la tête avec horreur. – Es-tu sûr qu'il soit mort ?

– Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là... dans la poitrine, à gauche ; tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur.

Coup double !... Ah ! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux coups !... À balle... les deux frères... S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa... On fera mieux une autre fois... Quel coup ! Ors'Anton' !... Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes ! «

2.2. L'humour « de l'absurde »

L'humour « de l'absurde » ([Voir le Clin d'œil N°5](#)) s'attache à relever l'absurdité de la condition humaine. L'humoriste est partagé entre deux mondes : l'ordre réel tangible du monde et l'ordre idéal qu'il lui préfère. La suspension d'évidence est celle du jugement philosophique, qui, en sapant à la base la confiance dans l'ordre du monde, le réduit systématiquement à l'absurde. Mais, pour que nous restions dans le domaine de l'humour, il faut que nous ayons les pieds en terrain ferme et que nous nous sentions supérieurs. C'est pourquoi, les humoristes utilisent le plus souvent des personnages bouffons, des personnages grotesques, des personnages de farce. Nous avons rencontré trois sortes d'humour de l'absurde » : *l'humour dérision* qui montre l'insignifiance et le dérisoire des choses et des actions ; *l'humour sceptique* qui cherche à montrer l'incohérence du monde ; *l'humour désabusé* qui dissout les lois généralement admises pour le réel et brise le cadre des catégories en les faisant s'interpénétrer.

2.2.1. L'humour dérision

L'humour dérision est encore proche de l'humour agressif. Il a pour base un absurde réducteur qui tend à ramener à rien ou presque rien, toutes choses. C'est la montagne qui accouche d'une souris ! Il est pour l'humoriste une manière de manifester sa prise de conscience de l'absurdité du monde. Avec l'humour dérision, la plupart des entreprises sont ramenées à des actes dérisoires. Mais, si l'important se réduit aux proportions de l'insignifiant, le mesquin peut aussi prendre les proportions de l'essentiel et sa mesquinerie se trouve de ce fait accrue.

N°1 : Boule de Suif, Guy de Maupassant

Dans *Boule de Suif*, Maupassant dépeint e dérisoire des démonstrations auxquelles se livre la Garde Nationale durant la guerre de 1870.

Extrait : Boule de Suif, p.1-2

« Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on.

La Garde nationale qui, depuis deux mois, faisait des reconnaissances très prudentes dans les bois voisins, fusillant parfois ses propres sentinelles, et se préparant au combat quand un petit lapin remuait sous des broussailles, était rentrée dans ses foyers. Ses armes, ses uniformes, tout son attirail meurtrier, dont elle épouvantait naguère les bornes des routes nationales à trois lieues à la ronde, avaient subitement disparu. »

N°2 : Trois contes, Gustave Flaubert

Dans *Un Cœur simple*, Flaubert peint une scène amusante : la poursuite de Félicité par un taureau, poursuite qui se termine sur l'image du taureau surpris et désappointé. Félicité y est risible par une réaction qui paraît héroïque, mais qui par ses gestes et ses paroles finit par être grotesque.

Extrait : Un Cœur simple, p.5-6

« Un soir d'automne, on s'en retourna par les herbages.

La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Touques. Des bœufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles. – « Ne craignez rien ! » dit Félicité ; et, murmurant une sorte de plainte, elle flatta sur l'échine celui qui se trouvait le plus près ; il fit volte-face, les autres l'imitèrent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau, que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes, Mme Aubain allait courir. – « Non ! non ! moins vite ! » Elles pressaient le

pas cependant, et entendaient par-derrrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie ; voilà qu'il galopait maintenant ! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement. Mme Aubain, au bout de l'herbage avec ses doux petits, cherchait éperdue comment franchir le haut bord. Félicité

reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait : – « Dépêchez-vous ! dépêchez vous ! »

Mme Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul ensuite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint.

Le taureau avait acculé Félicité contre une claire-voie ; sa bave lui rejaillissait à la figure, une seconde de plus il l'éventrait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta.

Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Évêque. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque. »

2.2.2. L'humour désabusé

Face à un monde où tout est réduit à l'insignifiance, où règne le disparate et l'équivalence, la tentation est grande pour l'humoriste de créer un univers imaginaire reposant sur un absurde déformant. Avec l'humour désabusé, il dissout alors les lois généralement admises pour le réel, en brisant le cadre des catégories et en les faisant s'interpénétrer. L'esprit se trouve ainsi dépaycé par l'indifférenciation d'un monde absurde. Ce dépaycement s'opère d'abord dans la vision des choses avec l'humour naïf, puis dans la confusion des règnes avec l'humour anarchique, et enfin avec la falsification du raisonnement et de la causalité avec l'humour du « nonsense ».

- **L'humour naïf**

Jusqu'à présent, les diverses suspensions d'évidence rencontrées étaient intentionnelles. Mais, l'humoriste imite souvent des situations dans lesquelles la suspension est réelle et inconsciente comme l'enfance. D'autre part, il peut reconstituer artificiellement la naïveté et déforme alors notre habituelle optique d'adulte. Enfin, la naïveté peut être feinte par un personnage. L'humour naïf prépare l'élaboration d'un univers imaginaire. Dans notre corpus, nous avons rencontré ce type d'humour chez Gérard de Nerval.

N°1 : Les Filles du feu, Gérard de Nerval

Dans *Angélique*, Gérard de Nerval fait une véritable peinture des mœurs contemporaines. Il s'amuse très souvent en créant des personnages naïfs, comme Angélique. Il aime à mettre des détails pittoresques pour amuser le lecteur. Son humour est doux, fin et subtil. Il est ni amer, ni mordant. Il lui permet une réelle prise de distance vis-à-vis de ses personnages.

Extrait : Angélique, p.43

Après avoir quitté en cachette Verneuil, La Corbinière et Angélique cherchent par tous les moyens à se marier. Dans cette fuite, Angélique fait preuve de beaucoup de naïveté comme en témoigne le passage suivant :

« Ils furent fâchés d'être restés vingt-neuf jours à Rome, et d'avoir fait toutes les diligences pour s'épouser sans pouvoir y parvenir. « Ainsi, – dit Angélique, – je partis sans voir le pape... » ».

- **L'humour anarchique**

Dans ce monde imaginaire que tentent de créer l'humour désabusé, la confusion des règnes devient fondamentale. L'humour anarchique en marque alors la dégradation en utilisant l'animalisation et la chosification. Mais, s'il y a dégradation dans les règnes, il peut y avoir quelquefois, gradation dans ces mêmes règnes avec l'humanisation et l'animation.

Aucun des auteurs de notre corpus n'est arrivé à créer ce monde imaginaire. Chez eux, l'humour anarchique reste associé à l'humour caricatural. Aussi, donnerons-nous une série de portraits tirés de leurs œuvres.

L'animalisation

L'animalisation (*Voir Le Saviez-vous N°5*) est le traitement de l'humain en animal (comparaisons, métaphores). On retrouve là la transposition littéraire de la caricature-dessin contemporaine, où l'on voit le passage progressif de la tête humaine à la physionomie animale.

N°1 : Les lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

Extrait : Le portefeuille de Bixiou, p.60

« Un matin du mois d'octobre, quelques jours avant de quitter Paris, je vis arriver chez moi – pendant que je déjeunais – un vieil homme en habit râpé, cagneux, crotté, l'échine basse, grelottant sur ses longues jambes comme un échassier déplumé. C'était Bixiou. »

N°2 : Romans et Contes, Théophile Gautier

Extrait : Jettatura, p.74-75

« Derrière le voyageur bizarre, à distance respectueuse, restait debout, auprès d'un entassement de malles, un petit groom, espèce de vieillard de quinze ans, gnome en livrée, ressemblant à ces nains que la patience chinoise élève dans des potiches pour les empêcher de grandir ; sa face plate, où le nez faisait à peine saillie, semblait avoir été comprimée dès l'enfance, et ses yeux à fleur de tête avaient cette

douceur que certains naturalistes trouvent à ceux du crapaud. Aucune gibbosité n'arrondissait ses épaules ni ne bombait sa poitrine ; cependant il faisait naître l'idée d'un bossu, quoiqu'on eût vainement cherché sa bosse. »

N°3 : Romans et Contes, Théophile Gautier

Extrait : Le Pied de la momie, p.208

« Ses mains, maigres, fluettes, veinées, pleines de nerfs en saillie comme les cordes d'un manche à violon, onglées de griffes semblables à celles qui terminent les ailes membraneuses des chauves-souris, avaient un mouvement d'oscillation sénile, inquiétant à voir. »

N°4 : Les lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

Extrait : A Milianah, p.89

« Au quartier juif, tout le monde est sur pied. L'affaire fait déjà grand bruit. Personne aux échoppes. Brodeurs, tailleurs, bourreliers, – tout Israël est dans la rue... Les hommes – en casquette de velours, en bas de laine bleue – gesticulent bruyamment, par groupes... Les femmes, pâles, bouffies, roides comme des idoles de bois dans leurs robes plates à plastron d'or, le visage entouré de bandelettes noires, vont d'un groupe à l'autre en miaulant... »

N°5 : Carmen, Prosper Mérimée

Extrait : Carmen, p.33

« Le domestique poudré m'introduisit aussitôt ; Carmen lui donna une commission, et dès que nous fûmes seuls, elle partit d'un de ses éclats de rire de crocodile, et se jeta à mon cou. Je ne l'avais jamais vue si belle. Parée comme une madone, par fumée... des meubles de soie, des rideaux brodés... ah !.., et moi fais comme un voleur leur que j'étais. – Minchorrò ! disait Carmen, j'ai envie de tout casser ici, de mettre le feu à la maison, et de m'enfuir à la sierra. – Et c'étaient des tendresses !... et puis des rires !... et elle dansait, et elle déchirait ses falbalas : jamais singe ne fit plus de gambades, de grimaces, de diableries. »

N°6 : *La Maison Tellier, Guy de Maupassant*

Extrait : *La Maison Tellier, p.8 et p.10*

« Jusqu'à Beuzeville elles furent seules et jacassèrent comme des pies. Mais à cette gare un couple monta. L'homme, vieux paysan vêtu d'une blouse bleue, avec un col plissé, des manches larges serrées aux poignets et ornées d'une petite broderie blanche, couvert d'un antique chapeau de forme haute dont le poil roussi semblait hérissé, tenait d'une main un immense parapluie vert, et de l'autre un vaste panier qui laissait passer les têtes effarées de trois canards. La femme, raide en sa toilette rustique, avait une physionomie de poule avec un nez pointu comme un bec. Elle s'assit en face de son homme et demeura sans bouger, saisie de se trouver au milieu d'une aussi belle société. Et c'était, en effet, dans le wagon un éblouissement. (...) Les deux paysans, figés dans l'ahurissement, regardaient de côté, d'un seul œil ; et ils ressemblaient si absolument à des poulets que l'homme aux favoris blonds, en se relevant, leur fit dans le nez « Co-co-ri-co. » »

La chosification

La chosification est le traitement de l'humain en chose inanimée. Avec elle, l'humour anarchique cherche à montrer l'insignifiance de l'humanité, puisqu'elle est condamnée à rester inerte.

N°1 : *Romans et Contes, Théophile Gautier*

Extrait : *Jettatura, p.81*

« Le commodore, âgé de quelque soixante ans, présentait cette particularité d'avoir la face d'un cramoyi uniformément enflammé, sur lequel tranchaient des sourcils blancs et des favoris de même couleur, et taillés en côtelettes, ce qui le rendait pareil à un vieux Peau-Rouge qui se serait tatoué avec de la craie. Les coups de soleil, inséparables d'un voyage d'Italie, avaient ajouté quelques couches de plus à cette ardente coloration, et le commodore faisait involontairement penser à une grosse praline entourée de coton. »

N°2 : *Trois Contes, Gustave Flaubert*

Extrait : *Un Cœur simple, p.2*

« Son visage était maigre et sa voix aiguë. A vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; – et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique. »

N°3 : La Maison Tellier, Guy de Maupassant

Extrait : La Maison Tellier, p.12

« Les petites filles disparaissaient dans un nuage de tulle neigeux semblable à de la crème fouettée, tandis que les petits hommes, pareils à des embryons de garçons de café, la tête encollée de pommade, marchaient les jambes écartées, pour ne point tacher leur culotte noire. »

N°4 : Les Filles du feu, Gérard de Nerval

Extrait : Jemmy, p.123

« Sur quoi, il se remit à écosser son maïs, et à prendre de temps en temps une gorgée de whiskey, sans un mot de remerciement à sa gentille et complaisante voisine. Faut-il s'étonner si elle se lassa d'aider à la paresse d'une bûche si insensible ? »

N°5 : Romans et Contes, Théophile Gautier

Extrait : Le Pied de la Momie, p. 208

« C'était une singulière figure que celle du marchand : un crâne immense, poli comme un genou, entouré d'une maigre auréole de cheveux blancs que faisait ressortir plus vivement le ton saumon-clair de la peau, lui donnait un faux air de bonhomie patriarcale, corrigée, du reste, par le scintillement de deux petits yeux jaunes qui tremblotaient dans leur orbite comme deux louis d'or sur du vif-argent. La courbure du nez avait une silhouette aquiline qui rappelait le type oriental ou juif. »

L'humanisation

L'humanisation est le passage de l'animal à l'humain. On retrouve là un élément traditionnel de la caricature dessin du XIX^e qui voyait dans l'animal la race primitive de l'homme. Mais, cette humanisation est souvent une pseudo-humanisation qui cherche à ridiculiser l'homme.

N°1 : Les Lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

Extrait : Installation, p.1

« Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier, un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du haut, immobile et droit sur l'arbre de couche, au milieu des plâtras, des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me

reconnaître, il s'est mis à faire : « Hou ! hou ! » et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière ; – ces diables de penseurs ! ça ne se brosse jamais... N'importe ! tel qu'il est, avec ses yeux clignotants et sa mine renfrognée, ce locataire silencieux me plaît encore mieux qu'un autre, et je me suis empressé de lui renouveler son bail. Il garde comme dans le passé tout le haut du moulin avec une entrée par le toit ; moi je me réserve la pièce du bas, une petite pièce blanchie à la chaux, basse et voûtée comme un réfectoire de couvent. »

N°2 : Un Cœur simple, Gustave Flaubert

Extrait : Un Cœur simple, p. 20

Le perroquet de Félicité agit comme un humain :

« Comme pour la distraire, il reproduisait le tic tac du tournebroche, l'appel aigu d'un vendeur de poisson, la scie du menuisier qui logeait en face ; et, aux coups de la sonnette, imitait Mme Aubain, – « Félicité ! la porte ! la porte ! » Ils avaient des dialogues, lui, débitant à satiété les trois phrases de son répertoire, et elle, y répondant par des mots sans plus de suite, mais où son cœur s'épanchait. Loulou, dans son isolement, était presque un fils, un amoureux. Il escaladait ses doigts, mordillait ses lèvres, se cramponnait à son fichu ; et, comme elle penchait son front en branlant la tête à la manière des nourrices, les grandes ailes du bonnet et les ailes de l'oiseau frémissaient ensemble. »

L'animation

Quant à l'animation, passage de l'inanimé à l'animé, elle est un acte positif, prometteur et généreux. Mais, très vite, elle tend au fantastique, car les objets prennent leur revanche, se meuvent selon leur propre volonté, ignorent l'homme et agissent comme s'il n'existait pas.

N°1 : Les Lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

L'humour d'Alphonse Daudet est optimiste et doué de bonté. Il ne porte jamais vraiment une condamnation de la société. Dans *Le Sous-préfet aux champs*, il y a interpénétration du réel et de l'imaginaire, les deux univers se répondant. Il y a à la fois humanisation et animation.

Extrait : Le Sous-préfet aux champs, p.58

« Un éclat de rire l'interrompt ; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours ; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin : « A quoi bon ? – Comment ! à quoi bon ? » dit le sous-préfet, qui devient tout rouge ; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle : « Messieurs et chers administrés,... » « Messieurs et chers

administrés, a repris le sous-préfet de plus belle ; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez vous comme nous sentons bon ? » Et les sources lui font sous la mousse une musique divine ; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs ; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours. »

N°2 : Romans et Contes, Théophile Gautier

Dans ses récits, Théophile Gautier brouille la frontière entre le rêve et la réalité, afin de plonger le lecteur lui aussi dans une sorte d'incertitude quant à ce qu'il lit. De là, naît le fantastique. Mais, ce fantastique est plein d'humour, car Gautier ne cherche pas à effrayer son lecteur, mais à l'amuser, à le surprendre et à créer une complicité avec lui, comme, par exemple, dans *Le Pied de la Momie*. Le héros ne manque pas d'humour quand il découvre els improbables mouvements du pied d'Hermonthis.

Extrait : Le Pied de la Momie, p.211

« Ma vue se porta par hasard vers la table sur laquelle j'avais posé le pied de la princesse Hermonthis. Au lieu d'être immobile comme il convient à un pied embaumé depuis quatre mille ans, il s'agitait, se contractait et sautillait sur les papiers comme une grenouille effarée : on l'aurait cru en contact avec une pile voltaïque ; j'entendais fort distinctement le bruit sec que produisait son petit talon, dur comme un sabot de gazelle. J'étais assez mécontent de mon acquisition, aimant les serre-papiers sédentaires et trouvant peu naturel de voir les pieds se promener sans jambes, et je commençais à éprouver quelque chose qui ressemblait fort à de la frayeur. »

- **L'humour du « nonsense »**

L'humour du « nonsense » est un humour basé sur des fautes de raisonnement. Il dépasse les limites du monde matériel et de sa logique. C'est un humour qui libère l'univers imaginaire des contraintes de la logique et des entraves de la convention et qui fait fi des considérations humanitaires. Il s'agit ici de dépasser les limites du monde naturel et de sa logique

N°1 : Les Lettres de mon moulin, Alphonse Daudet

Chez Alphonse Daudet, la croyance en la vie est fondée sur le scepticisme, c'est-à-dire la conscience d'une absurdité générale qui, paradoxalement, donne du prix à chaque instant vécu. Dans *Le Curé de Cucugnan*, la croyance en un Dieu bienveillant, en un paradis et en un enfer se borne à une image caricaturale, empreinte de folklore et de satire. L'au-delà relève

du merveilleux : il est produit par l'imagination humaine et n'a donc pas d'existence propre. Ce conte, écrit à la manière d'un fabliau médiéval, a beaucoup de malice.

Extrait : Le Curé de Cucugnan, p.44, p.46-47, p.47-48

Pour ramener à l'église ses paroissiens, le père Martin leur raconte un rêve imaginaire, selon lequel il est allé au paradis, puis au purgatoire et n'y a trouvé aucun cucugnanais. Ils sont tous en enfer.

« Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez : l'autre nuit, je me suis trouvé, moi misérable pécheur, à la porte du paradis. Je frappai : saint Pierre m'ouvrit !

« Tiens ! c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il ; quel bon vent... ? et qu'y a-t-il pour votre service ?

– Beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clé, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis ?

– Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin ; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble. »

Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles : « Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche.

Pas une âme... Pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

– Comment ! Personne de Cucugnan ici ? Personne ? Ce n'est pas possible ! Regardez mieux... (...)

C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu ; à chaque pas, je trébuchais ; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi ! grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout bâillant, comme la gueule d'un grand four. Oh ! mes enfants, quel spectacle !... Là on ne demande pas mon nom ; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

Je suis à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Éloy, le maréchal,

brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne. Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé ; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des juréments.

« Eh bien ! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi ? – me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

– Moi ? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu.

– Tu es un ami de Dieu... Eh ! b... de teigneux ! que viens-tu faire ici ?...

– Je viens... Ah ! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard,... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan...

– Ah ! feu de Dieu ! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnanais... »

(...)

Ému, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant, dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand-mère et qui sa sœur...

« Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas ! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Cela n'est rien.

Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

Vendredi, les femmes. Je dirai : Pas d'histoires !

Samedi, le meunier !... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul...

Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper ; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver, et de le bien laver.

C'est la grâce que je vous souhaite. Amen ! »

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.